

Imagiligne

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :

« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

« Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Je pourrais vous embobiner avec le soleil couchant qui s'effaçait peu à peu sur le port, laissant des traînées de couleur iriser d'orange l'eau clapotante. Je pourrais vous conter que le voilier La Bérézina ondulait lentement au rythme des vagues, son mât hypnotique se réservant le droit de me narguer, lui si droit, moi si bossu. Et oui, la vérité commence à se dessiner dans vos yeux avides de lecture. Certes, comme je vous l'ai dit pour vous allécher, je n'ai rien à perdre à contacter une vieille dame intrépide, moi qui, bossu et courtaud, ai perdu ma vie en jouant un peu trop vaillamment avec elle. Il est facile de perdre sa vie, pourtant tous nous illusionnons en pensant qu'elle s'accroche, qu'elle est là, rassurante et pleine, tout comme ce soleil rond et flamboyant descendant peu à peu dans la mer. A l'instar de ce soleil, nous pensons notre existence fluide, sûre, mécanisée par des rythmes que nous ne remettons plus jamais en question, jusqu'à ce que plouf, le soleil tombe dans la mer, pour de vrai, sans métaphore aucune, et bien sûr sans que vous n'ayez remarqué le moindre avis placardé sur les poteaux jalonnant votre route. Même les observateurs les plus attentifs du ciel n'ont rien vu venir. Surgit alors un raz-de-marée comme personne n'en connut jamais : l'eau si calme en apparence se change en monstre hideux, la contenance de la Terre sur laquelle vous vivez ne peut accueillir tous ces rayons lumineux d'un coup, tout est eau, vapeur, chaleur humidifiée, plus personne ne comprend rien, et surtout pas vous, au milieu de ce maelström d'oxymores : eau sèche, feu humide, chaleur mouillée. Ce sont les sensations que votre vie répand autour d'elle quand elle s'en va. Alors, vous prenez votre téléphone, et vous appelez le 06-60-66-99-09. Tout bossu que vous êtes, tout surpris que vous êtes, vous le faites, et tout mal formé que vous êtes, vous êtes ravi de prendre la mer avec une fêlée que vous n'avez jamais rencontrée, sur un bateau de si belle facture, avec un mât si confiant dans ses capacités à vous emmener par monts et

par vau. Le nom de ce bateau, La Bérézina, me semblait tout à fait approprié pour tenter quelque chose, éviter de rester immobile, avancer peut-être, voire reculer, bafouiller, rentrer ventre à terre, que sais-je ? Tout, mais ne plus rester pétrifié à me noyer face au soleil prenant son bain dans la mer de ma vie.

Sur ces réflexions aussi courtaudes que mes jambes, j'entendis tout à coup une voix m'apostropher.

- Hé ! me héla-t-on.

Ma tête pivota sur son axe, resta bloquée par ma bosse, je dus donc, comme à l'accoutumée, pivoter mes pieds dans la direction de la voix. Je vis un homme devant moi, courtaud lui aussi, un léger embonpoint. Il me dépassa sans m'accoster, mais il est vrai que le quai était envahi par la populace qui venait se promener en ce samedi soir : amoureux de tout poil, certains avec leur humain, vieilles harpies fumant la pipe, jeunes mousses contant fleurette, vieux beaux en costume du samedi, ... Mais où était donc ma vieille femme téméraire ?

Soudain, un homme se détacha du décor. Ce n'était presque pas une image : il était dans l'ombre, à m'observer, et mit un pied dans la lumière rasante, ce qui me donna l'impression qu'il s'extirpait du mur. Il était jeune, un pantalon de toile blanche et un frac bleu roi. Il me fit l'impression de quelqu'un de téméraire et d'intrépide, mais aucunement celle d'être une vieille dame, ahah.

Ahah, mais ? Il vient vers moi !

Tel un radeau accostant un paquebot, ou l'inverse, qu'en sais-je réellement ? Il m'aborda par le flanc, ce qui m'obligea une fois encore à pivoter mes pieds et à tourner le dos au soleil déclinant que je contemplais assidûment.

Devant ma mine étonnée, mon interlocuteur, car comment l'appeler autrement, il m'avait simplement hélé, pouvais-je alors parler d'interlocuteur ? Ou bien devais-je le nommer mon achalandeur ? - Enfin, mon ... D'ailleurs notez l'importance que ce pronom commençait à prendre : « Mon ». Mon quoi au juste ? Je décidais par mon dialogue mental d'inverser la tendance et de prendre un ton plus neutre pour reprendre mon récit.

L'individu présentait une certaine confiance en lui, que je sentis toutefois ébranlée dès qu'il ouvrit la bouche pour commencer à parler. J'avais cru que mon téléphone, tout comme ma vie en ce moment, avait touché le fond et, perdant ses capacités de transmission tout à fait honorables auparavant, avait boursoufflé la voix de la vieille dame. Pourtant, l'homme qui me faisait face avait bien la même voix : ses tonalités présentaient des caractéristiques physiques, ce qui n'est pas peu dire lorsque l'on souhaite décrire une voix. Elle était enflée, difforme, mais filiforme par endroit, ossue et maigre de l'autre, puis obèse et bedainée. L'utilisation de néologismes était la seule

solution pour comprendre comment un tel son pouvait sortir de cette jeune personne distinguée : une voix tortuyautée, bibendumesque et égrenant les mots comme une main se déplaçant sur un chapelet de buis noir. Présentant moi-même une particularité physique intéressante, je fus directement sous le charme de cette situation.

En effet, j'avais eu le loisir au cours de ma vie d'explorer mentalement cette bosse qui m'orne le dos. Fruit d'une scoliose forcenée et d'une chute supposée qui n'arrangea pas les choses, mon dos bombé fait vivre un monde à lui tout seul. Je l'ai exploré des yeux, grâce aux miroirs ; exploré du bout des doigts, grâce au yoga ; exploré par la pensée, grâce à mon imagination qui y a fait pousser des fleurs et fait vivre des civilisations peuplées d'étranges créatures à la face lunaire. C'est pourquoi, cette voix, tellement « physique », s'imposa à mon esprit comme une réification de l'attribut humain qu'est la parole. Tout de suite, je sus qu'elle incarnait le langage de l'univers accroché à mon dos.

- Bien le bonsoir, commencèrent l'homme et sa voix
- Bonsoir à vous, répondîmes-nous, moi et ma bosse
- Je suis la Vieille Dame de l'annonce, m'annonça-t-il simplement.
- Intrépide et téméraire ? Demandais-je, plissant les yeux.
- Je vous avais demandé de ne pas poser de question, objecta l'homme.

Surpris, je ne sus que répondre. Mon imagination s'enraya quelque peu. La voix de l'homme reprit :

- Je pense que vous ferez l'affaire. J'ai déjà édité cette annonce dans le journal, sans beaucoup de résultats : quelques escrocs souhaitant jeter par-dessus bord la vieille peau, quelques adolescents souhaitant fuguer, quelques hommes souhaitant fuir l'ire de leurs amants, et quelques femmes beaucoup trop qualifiées pour la mission.

Je bouillais de savoir quelle serait cette mission. Car la « vieille dame » avait certainement plus d'un tour dans son sac. J'avais également mille questions en tête, mais me refrénais, après tout, moi aussi j'étais là pour fuguer, afin d'éviter de me jeter par dessus le bord flou de ce qui restait de ma vie. Je n'étais pas vraiment qualifié pour la mission, car je n'avais jamais mis le pied sur un pont, encore moins ma bosse à l'abri d'un mât. Alors, pourquoi cet homme engageait un faux navigateur courtaud dont la vie s'émiettait ?

La « Vieille Dame » reprit, sans prendre garde à mon monologue intérieur :

- Allons-y, Compagnon de Voyage. Vous pouvez m'appeler Vieille Dame, cela me sied. Etes-vous prêt à prendre Lelarge ?

Contrairement à ce que je pouvais imaginer, nous ne nous retournâmes pas vers la mer. Nous abandonnâmes le voilier La Bérézina sur lequel j'avais tant fantasmé, tant échafaudé de plans,

tant misé sur sa vaillance à me mener loin de tout. Nous prîmes la voie qui s'éloignait du port. De toutes façons, le soleil avait sombré, tel une métaphore un peu trop facile dans le début d'une histoire.

Sur les talons de Vieille Dame, je me laissais guider. Comme il était annoncé dans le journal, nous prîmes Lelarge, au coin de la rue Pixel, dans le nord de la ville. C'était une femme large d'épaules, ce qui pour une fois n'entretenait pas l'illusion que je marchais dans un conte où tout n'était que paradoxe. Vieille Dame conduisait, il nous emmenait loin. Toutefois, la durée du voyage ne m'apparut pas excessive, car j'avais tout le temps de rêver. Calé contre le bois brillant de la voiture, je regardais au dehors. Le soleil ne se levait plus depuis des lustres, il avait sombré, et cela me réjouissait. Quand on perd tout, on n'a pas vraiment envie que le jour se lève à nouveau, comme si de rien n'était. Alors, il ne s'est plus levé. En hommage à tout ceux qui avaient tout perdu un jour, le Soleil se coucha indéfiniment. La Nuit nous rendait à nous-même, nous rêvions plus, nous riions davantage. A l'instar des rayons du soleil qui permettent la synthèse de la vitamine D, nous nous aperçûmes bien vite également que le halo des étoiles nous donnait la vitalité que nous avions oubliée. La vie recommençait, de l'autre côté du miroir.

Lorsque notre trio se fut suffisamment enfoncé dans les Terres, lorsque Vieille Dame engagea la voiture sur la route en lacets, loin de la mer nous vîmes un lac. Comme le temps était clair, il reflétait les étoiles dans son ventre gracieux. Tout l'univers était au-dessus de nos têtes et nous sortîmes de la voiture. Se tenant par la main, Lelarge, Vieille Dame et moi-même nous dirigeâmes vers le lac. La pente douce se déroulait sous nos pieds, les blés étaient piquants, rudes et blafards. Les montagnes alentours formaient un écrin immobile et géant, rien ne dormait, tout chuchotait, bruissait, criait, hululait, chantait, serpentait. Tout était de connivence. Ceux qui se faisaient manger, ceux qui mangeaient, ceux qui se reposaient, ceux qui songeaient. Notre trio mit les pieds dans l'eau, battant doucement la froide ondée. Nous ne disions rien, car tout parlait pour nous. Soudain, Lelarge se leva, attrapa ses palmes, plongea. Je ne vous dirais pas que son corps a glissé dans l'eau telle une ombre, car Lelarge se prit un plat. Son corps massif mais puissant chamboula par sa présence ce microcosme invisible et tout à coup un silence s'imposa à nous, seulement pour une milliseconde, car la nuit reprit ses chants après cette surprise de taille.

Lelarge émergea de l'eau noire. L'élan de sa voix courut sur la surface troublée par ses mouvements :

- C'est bien ici que tu as jeté le coffre, Vieille Dame ?

La voix de Vieille Dame roula dans les grands huit habituels :

- Oui, je l'ai enterré sous l'eau, plonge !

- Je meurs d'envie de te demander comment tu as pu enterrer quelque chose dans un lac.
- Cher Compagnon de Voyage, j'ai jeté le coffre, puis pendant des lunes et des lunes, j'ai jeté des mottes de terre arrachées des flancs de cette montagne directement dans le lac.

La voix de Vieille Dame était faite pour raconter ce genre d'histoires, et je me complus à l'imaginer, lui et sa voix, grommelant sous la nuit, se débattant dans ses manteaux de noirceurs, arrachant les mottes à pleine main, et jetant toute cette vie, cette terre, dans l'angoissante profondeur du lac perché. Son frac sombre orné de boutons argentés semblait symboliser le reflet de la nuit et des étoiles dans un homme. Frissonnant face à cette construction mentale, mes doigts de pieds toujours à l'eau se recroquevillèrent sous l'effet d'un possible monstre s'approchant subrepticement.

Lelarge attrapa une bouée dissimulée dans les roseaux. Une corde y était attachée, je la vis l'empaumer puis plonger. Pendant que nous restions au bord, Lelarge se déplaçait en apnée dans les courants sous-marins. J'imaginai ses mains se déplaçant le long de la corde autrefois si rêche, à présent rendue glissante par tout un monde qui y avait façonné des maisons : drôles de coquillages, mousses verdâtres, champignons maussades. Arrivant sur le fond, ses oreilles pressurisées par l'eau, ses poumons oppressés par le début du manque d'oxygène, Lelarge toucherait la vase froide. Ses mains devraient pelleter le monticule de terre que Vieille Dame avait entassé, ses doigts seraient certainement emprisonnés par les herbes s'enroulant tels des rets, ses efforts la fatigueraient vite, elle penserait peut-être au bienfait d'une goulée d'air, elle se laisserait aller à l'ivresse des profondeurs, elle rencontrerait un triton malveillant qui voudrait lui parler, elle ouvrirait la bouche qui emplirait ses sens du goût vaseux de l'eau croupie et... La nature alentours protesta tout à coup vivement : Lelarge venait de remonter, rejetant ses cheveux rouges d'un puissant coup de tête.

- Lelarge, j'espère que tu as pu déplacer les mottes de terre ! lançais-je en redressant ma bosse. Cette femme me semblait incarner la force à elle seule, comme dans ces étranges formules de physique, où un grand F surmonté d'une flèche apparaissait dans toute sa splendeur de vecteur.
- La terre a depuis longtemps été éparpillée par les courants ! Le lac est alimenté par trois rus. En revanche, le coffre est là, la corde vermoulue était coincée, j'avais peur de la déchirer, il faudra certainement la remplacer.

Vieille Dame s'était levé, il attendait, très digne, que Lelarge nous rejoigne. Ce coffre devait contenir un étrange trésor. Lelarge s'approcha en propulsant l'eau de ses jambes puissantes, ses palmes formaient un léger remous derrière elle, très régulier. Elle prit pied au bord puis jeta le coffre sur la berge. Même si Lelarge aurait pu mouvoir un éléphant dans un magasin de porcelaine, sa manipulation aisée me fit penser que le coffre était léger.

Vieille Dame l'ouvrit, il y eut un bruit de ventouse. Mon esprit joua avec l'idée d'un poisson-lune réveillé en sursaut et protestant d'une bouche empesée.

- Compagnon de Voyage, je sais que ta vie s'est écroulée et que c'est pour cela que tu m'as téléphoné.

Ne m'ayant jamais parlé de ce qu'il savait de moi, je restais immobile, à le regarder. Lui, debout, et moi, toujours assis, je le regardais par en-dessous, en contre-plongée, et je sus que ma bosse accentuait l'impression que je le regardais d'un oeil torve. Ce coffre contenait-il de quoi réanimer ma vie passée ? C'était impossible, bien sûr, mais j'avais un lointain espoir, comme brumeux, aux frontières de l'incompréhension.

Lelarge reprit :

- Je suis chiromancienne, dit-elle comme si cela devait tout expliquer. Et en effet, je tressaillis, sans que je comprenne véritablement pourquoi cela touchait dangereusement du doigt ma vie ébréchée. J'avais peur qu'elle se blesse sur les arêtes coupantes de mon malheur embrouillé.
- Je sais que tu as déjà consulté un maître en arts divinatoires et que mon confrère a lu dans tes paumes la désolation et la mort, reprit-elle. C'est pourquoi tu te fis un devoir de trouver le légendaire dragon Frixsinza, poursuivit-elle.

Perplexe, voire abasourdi, je regardai Vieille Dame : aucun mot torsadé et ballonné comme à son habitude ne fut lourdement égrené hors de sa bouche ; et Lelarge put continuer.

- Frixsinza habitait un appartement deux pièces dans la ville voisine. Tu pris rendez-vous pour consulter le dragon et obtenir de lui un conseil précieux comme le jade de ses écailles : tu voulais absolument savoir que faire quand un mage vous prédit la désolation et la mort. Frixsinza répondit simplement : « Efface les lignes de ta main, homme bossu.

- Comment faire ? » demandas-tu. Tes questions impatientaient le dragon.
- Il existe un produit très efficace qui permet d'enfermer les lignes de la main dans une bouteille. Ce produit puissant comporte des ingrédients rares et nécessite beaucoup d'effort de préparation, il contient par exemple des heurts de deux montagnes qui se rencontrent, mélangés à un fil noir de scénario cousu de fil blanc. Cette bouteille doit être en verre épais, car les destins qu'elle contiendra seront puissants et chercheront à s'échapper. En réalité ce produit a été créé par l'un de mes ancêtres, qui dans un moment de détresse, vendit la recette aux humains, qui, eux-mêmes friands de noms accrocheurs, le baptisèrent l'Elixir Imagiligne. Ce produit se trouve auprès d'un homme de confiance que chacun nomme Vieille Dame, un voyageur intrépide et téméraire qui parcourt le monde pour proposer ce produit aux utilisateurs déçus de la chiromancie. Avec l'aide d'une alliée, Vieille Dame assure également le service après-vente.

Je ne comprenais plus rien, le lac, les montagnes, les sons, la berge, plus rien n'avait de consistance, mis à part le récit de Lelarge. L'eau avait cessé de dévaler son corps, pour s'insinuer à présent dans la terre du rivage ; elle poursuivit :

- Tu allas voir Vieille Dame, qui effaçà tes paumes. Vieille Dame enferma tes lignes de mains dans une bouteille de verre, puis dans un coffre, puis dans ce lac, puis sous la terre.

Vieille Dame me présenta le coffre ouvert : une bouteille de facture ancienne y reposait, calée par des mousses gorgées d'eau. Vieille Dame rocailla plus qu'il ne parla :

- Je te donne le choix, comme chaque année au solstice d'été. Comme tous les ans, nous entreprenons ce voyage, où tes mondes imaginés nous enchantent. Comme chaque année, un soir d'été, je te présente le coffre. Comme chaque année, je t'explique que les lignes te rendront la mémoire précise de ton passé, de ton histoire, de ses entrelacs. Et comme tous les ans je te précise que si tu reprends tes lignes de mains, ta propension à imaginer n'existera plus. Les grandes lignes de ton destin seront de nouveau gravées au creux de ta chair, telles des rails vers la mort et la désolation.

Compagnon de Voyage, souhaites-tu reprendre ton destin en main ? Que me réponds-tu ?